

La porte souveraine

Par le professeur Albert Bensoussan



On ne peut qu'être impressionné par la liste des portes – 50, pas moins – que l'on demande au Très-Haut d'ouvrir au soir de Kippour, en toute fin, quand les derniers sons du shofar retentissent après ces vingt-six heures de jeûne, de repentance, de pardon et de retour à soi. Oui, retour à soi, telle est la leçon profonde que

l'on peut et doit tirer de cette journée unique dans l'âme juive, et dans son histoire. Et qui fait que, même lorsque le Juif est assimilé, fondu, noyé dans la masse des Autres גוים, ce jour-là il veut retrouver son essence, se replonger parmi les siens, réintégrer son corps et son esprit, se renouer, se rattacher, se relier – et c'est là le sens

du mot « religion », du latin *religare* = relier. De là qu'un modeste kahal de province qui peine un peu à rassembler son minyane à Chabbat, se retrouve envahi au jour du Pardon, et la synagogue doit pousser ses murs et quérir des chaises pour les dizaines, les centaines de Juifs qui, ce jour-là, font retour à la Loi de Moïse, et cela s'appelle תשובה *techouva*, dont la signification est, certes, repentance et pénitence, mais d'abord, au sens premier, retour – du verbe שׁוּב *chouv* = retourner, revenir.

Le modèle ou mode d'emploi de la *techouva* est dicté par Jonas qui, au deuxième chapitre de יוֹנָה, alors qu'il est dans le ventre du poisson, autrement dit au cœur de l'abîme, la tête enlacée d'algues et le corps étreint d'angoisse mortifère : sa voix s'élève, il implore le secours du Très-Haut, son pardon (sa faute est dans sa fuite et son refus de prophétiser la destruction de Ninive), et sa prière est si sincère qu'il est rejeté sur le rivage, et, remontant du Shéol, du séjour des

morts, le revoilà vivant. Cette haftara de Min'ha doit être lue lentement, en martelant les mots, et s'en pénétrant du sens, et toute l'assistance doit ou devrait réciter (s'il lui reste encore des forces en toute fin du jeûne) en même temps que l'officiant la prière émouvante de Jonas – qui tient, également, une part éminente dans le culte chrétien où la figure de ce « petit » prophète préfigure celle de Jésus. On notera que le tombeau de Jonas qui se trouvait à Mossoul (anciennement Ninive) a été détruit par les djihadistes de l'État Islamique, alors même que Yûnus fait partie des prophètes du Coran où il occupe la Sourate 10.

Dans la liturgie de Kippour, la lecture de Jonas, et tout particulièrement de ce 2^{ème} chapitre où le prophète fait repentance, avoue sa faute et implore le pardon – la rédemption – précède la confession finale des péchés, le וידוּי *viddouï*, où, collectivement – car dans la pensée juive la rédemption n'est pas

individuelle mais collective, tout comme collectif fut toujours le destin, tragique, d'Israël –, sont demandés le pardon et la survie. Alors dans la foule fervente qui déploie tous ses taletth sur toutes les têtes, dans le flot des prières et la griserie du jeûne qui fait tourner l'esprit et tituber le corps, chacun, revenu enfin parmi les siens, et dans le sein de la Torah, devient un בעל תשובה *ba'al techouva*. Autrement dit un « maître » de la *techouva*, du retour, et par là-même maître de son destin.

Dans cette attitude de repentance, et la litanie des prières, n'oublions pas le poids du psaume 51, celui où David, dont la faute est grande après avoir envoyé à la mort Ouriya, le mari de Bethsabée, afin de prendre sa femme – et qui mettra au monde Salomon ; ce psaume contient, en effet, au verset 17, l'ouverture de la '*amida* et nous répétons cette phrase initiale tout au long des cinq services (*Kol Nidrei, sha'arit, moussaf, min'ha, ne'ila*) de

Kippour : *Adon.aï sefataï tifta'h ou-pi yaguid tehilatekha*. Dans son commentaire à ce verset 17 du psaume 51, Rachi écrit ceci, directement rattaché au jour du Pardon : « Pardonne-moi – מחל-לי *me'hol li* – et j'aurai (d'autant plus) raison de proclamer Tes louanges ! » Nous trouvons là ce mot מחילה *me'hila* qui commande l'attitude du croyant pendant les dix « jours redoutables » séparant Rosh Hachana de Kippour, durant lesquels on doit demander pardon à tous ceux qu'on a ou aura offensés.

Ce retour du Juif vers les Juifs et vers la Torah – ce pardon imploré de ses proches, de l'humanité entière et de la divinité – est si essentiel qu'il exige l'ouverture d'une porte spéciale שַׁעֲרֵה-תְּשׁוּבָה parmi toutes celles que nous implorons au dernier kaddish de Kippour après que le chofar a annoncé la clôture des prières, du jeûne et le scellement du livre de la vie, après que la *techouva* a été effective. Alors sont énumérées

toutes les portes que l'on souhaite voir s'ouvrir devant nous. La première, bien sûr, est celle de la lumière – *sha'aré ora* –, qui est primordiale : nous naissons à la lumière du jour, n'est-ce pas ? et nous renaissions au soir de Kippour après avoir été inscrits – ou réinscrits – sur le livre de la vie. Suit la porte de l'amour – *sha'aré ahava* – : que belle est cette religion érigée sur ces deux forces : la lumière et l'amour ! Nous savons bien que *Je serai qui je serai* אהיה אשר אהיה *ehyé asher ehyé*, autrement dit la Divinité, apparaît dans le feu du buisson ardent, et aussi que le *Cantique des Cantiques*, le plus beau chant d'amour de l'histoire humaine, est le pilier de notre Chabbat.

[Non, jamais je ne me remettrai du cours du professeur de philosophie André A. Devaux, à Alger, en 1955, qui affrontait volontiers judaïsme et christianisme pour opposer religion de justice et religion d'amour – au judaïsme, religion de justice, a

succédé le christianisme, religion d'amour –, en passant par-dessus toutes les atrocités que les chrétiens, injustement et sans amour, avaient commises dans l'histoire contre les Juifs : choc psychologique, humiliation du jeune Juif stigmatisé, puis, tête redressée, combat en défense toraïque et, *in fine*, réconciliation des deux et trois branches du monothéisme. Judaïsme, christianisme et islam sont toutes trois religions d'amour... sauf que les fidèles, pauvres humains au cerveau reptilien, ne savent pas toujours, ou toujours pas, comment aimer, comment ne pas tuer par « amour » !]

Retour au défilé des portes : la bénédiction, le sanctuaire, la délivrance – la fameuse *guéoulah* qui est l'exact contrepoids de l'exil, la *golah* –, puis la joie, l'allégresse, le savoir – דעה *de'ah*, oui, la connaissance est centrale dans nos prières, et ce mot désigne aussi l'intelligence, la faculté de comprendre –, complétée par la porte

de la sagesse – חכמה 'hokhmah –, et bien entendu par la porte de l'étude – *sha'aré limoud torah* –. Et l'on en vient même à demander l'ouverture de la porte de la rosée, de la pluie bienfaisante, et de la subsistance, de la fécondité..., sans oublier, en fin de course, les portes de la miséricorde – רחמים *rah'amim* – et de l'agrément ou de la bienveillance (on ne sait pas trop comment traduire ce mot) : רצון *sha'aré ratsone*, qui est la porte dont nous implorons déjà l'ouverture, à Rosh Hachana, puis à Kippour en évoquant le sacrifice – plus exactement « la ligature » – d'Isaac et en le faisant valoir dans ce refrain qui nous étreint la gorge : « l'immolant, l'immolé et la pierre d'immolation » – 'oked veané'ekad veamizbea'h – ; oui, tout y passe tant nous sommes avides d'ouvrir des portes et d'ouvrir à l'espoir. La porte ultime reste, néanmoins, après celle de la paix – *shalom* – et quelques autres encore, celle de la *techouva*, du repentir, ou, pour mieux dire, « Porte du Retour ».

Un dernier mot sur la répétition du mot שערי *sha'aré* : cinquante fois, n'est-ce pas ? Or la route qui mène le peuple hébreu au sortir d'Égypte et son arrivée devant le mot Sinaï où il reçoit la Révélation et les Dix Commandements dure exactement 50 jours. Cinquante jours pour atteindre à la lumière et à la délivrance.

Mais finalement c'est *Sha'aré qomemiyot* la porte que je privilégierais ici, parce que c'est celle que je perçois entre toutes comme la porte de l'espoir et la véritable clé du judaïsme, de sa survie après tant de siècles et de sa permanence. D'abord que signifie *qomemiyot* ? La racine *qoum* renvoie au verbe se lever (c'est la première injonction faite à Jonas, à fond de cale, par les marins inquiets de la tempête qui secoue le bateau : קום קרא אל-אלהיך *qoum qera el eloheykha* « Lève-toi et implore ton Dieu »). Avec un sémantisme qui va de naître à relever, et donc à rebâtir. C'est pourquoi le substantif *qoum*

signifie érection d'un monument, et la forme verbale *haqem*, ériger. Bref *qomemiyot* signifie réellement « debout ». Alors *sha'aré qomemiyot* est la porte que l'on franchit droit, dressé, tête haute, elle est la porte de la souveraineté reconquise, et c'est pourquoi ce mot-là est traduit par « indépendance ». Non pas l'indépendance de l'État, qui se dit *'atsmaout* עצמאות – mais indépendance de l'individu, cet être unique, et souveraineté de soi. L'homme ou la femme doit se reconquérir, se recomposer, se retrouver en intégrité et en complétude. Au soir de Kippour, le croyant, le fidèle, « l'immolé », celui qui a accepté de se soumettre sur l'autel de sacrifice avec Isaac, patriarche qui, dans notre tradition,

nous montre le chemin – le chemin de Jérusalem –, celui-là qui a fait *techouva*, qui a fait la paix avec les autres et avant tout avec soi-même, celui-là se retrouve souverain et entier. A-t-on remarqué la démarche de ceux qui ont fait Kippour lorsqu'ils quittent la synagogue ? Oui, ils marchent droit, ils sont dressés, comme la flamme d'une chandelle, et leur front est si haut levé que leurs pieds ne touchent plus le sol¹.

Albert Bensoussan



1 Rejoignons nos amis chrétiens : sainte Thérèse d'Avila (par ailleurs, descendante de Juifs convertis), rapportant l'extase qu'elle éprouve dans son adoration de Dieu dit bien que ses pieds se soulevaient et qu'elle entraînait en lévitation : « cet élan emportait mon âme et,

presque toujours, ma tête à sa suite, sans que je puisse la retenir ; et parfois même tout mon corps jusqu'à le soulever » (Thérèse d'Avila, *Livre de la vie*, chap. XX, § 4 et 5, édition Folio classique, traduction Jean Canavaggio, 2015, p. 194-195).